



C.J. SKUSE

Mauvais PLANS

BAR



M
O
T
E
L



OPEN

Scripto

Scripto

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse
Maquette couverture: Marguerite Courtieu
PAO: Françoise Pham
Imprimé en Italie par L.E.G.O. Spa - Lavis (TN)
Dépôt légal : avril 2011
N° d'édition : 175784
ISBN : 978-2-07-063424-8

Titre original : *Pretty bad things*
Édition originale publiée en Grande-Bretagne
par The Chicken House, 2 Palmer St, Frome,
Somerset, BA11 1DS, United Kingdom
Tous les noms de lieux et de personnages utilisés
dans ce livre sont la propriété de © C. J. Skuse 2010
et ne peuvent pas être utilisés sans son autorisation.
L'auteur a revendiqué son droit moral.
Tous droits réservés.
© C. J. Skuse, 2010, pour le texte.
© Éditions Gallimard Jeunesse, 2011, pour la traduction française.

C. J. Skuse

Mauvais
PLAN\$

Traduit de l'anglais
par Catherine Gibert

Gallimard

À Papa

BUREAU DE LA PSY, ÉCOLE PRIVÉE POUR FILLES
DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, LODI, NEW JERSEY

Simpson bataillait avec le magnétoscope pour enfiler la cassette, elle était toute genre «J'appuie sur quel bouton, déjà? ».

Et moi: «Tu es toujours pas fichue de faire marcher ce truc à ton âge? »

– J'aimerais que vous regardiez ceci et me disiez ce que vous ressentez, a-t-elle annoncé, en se décidant à virer son gros cul de sorte que je voie l'écran.

La musique a démarré, annonçant le générique criard de CNN sur lequel défilait un bandeau: DERNIÈRE MINUTE: DES JUMEAUX DE SIX ANS DISPARAISSENT DANS LE NEW JERSEY. MÈRE DÉCÉDÉE. Kim Slaughter est apparue à l'écran, tripotant ses notes (rouge à lèvres rouge sang, brushing en carcan, tailleur gris, visage grave).

Bonjour, c'est Kim Slaughter qui vous parle. Voici la

nouvelle qui vous cueille au réveil ce lundi 20 mars. Il est sept heures. Nous allons nous rendre dans le New Jersey retrouver en direct mon confrère de NBC, Jake Williamson, devant la maison où le drame s'est déroulé. Alors Jake, que se passe-t-il sur place?

« Allez, vas-y, raconte-nous, Jake, je me suis dit. Que se passe-t-il au juste? »

Merci, Kim. Effectivement, drame est bien le mot qui convient pour qualifier ces événements. Je me trouve devant la résidence des Argent, située sur Forest Way à Clifton, une maison sans prétention où un peu plus tôt dans la matinée, cette histoire rocambolesque a débuté.

A suivi un montage d'images, mêlant visages graves, femme en manteau rouge se mordillant la lèvre, chiens policiers fouillant les buissons. Puis retour à Jake.

En l'état actuel des choses, nous sommes en mesure d'affirmer que, cet après-midi, à trois heures cinquante, Mae Wong, la voisine des Argent, a déposé les jumeaux Beau et Paisley après l'école, comme elle le fait tous les jours, puis elle est rentrée chez elle avec ses enfants. Cinq minutes plus tard environ, une opératrice des urgences a reçu cet appel. Écoutez plutôt...

OPÉRATRICE: *Les urgences, bonjour. Que puis-je pour vous?*

FILLETTE: *Bonjour, euh... Je crois que maman a besoin d'une ambulance.*

OPÉRATRICE: *Ta maman est malade?*

FILLETTE: *Elle est sur le canapé.*

OPÉRATRICE: *Réveillée ou endormie?*

FILLETTE: *Elle dort (on entend des pleurs dans le fond). Je lui ai dit: «Maman, réveille-toi! », mais elle m'a pas répondu.*

OPÉRATRICE: *Y a-t-il des adultes avec toi?*

FILLETTE: *Non.*

OPÉRATRICE: *Comment t'appelles-tu, ma chérie?*

FILLETTE: *Paisley Jane Argent.*

OPÉRATRICE: *C'est un joli nom. Tu me donnerais ton adresse?*

FILLETTE: *1175 Forest Way à Clifton dans le New Jersey.*

OPÉRATRICE: *(nouveaux pleurs dans le fond) Il y a quelqu'un d'autre avec toi, Paisley?*

FILLETTE: *Beau.*

OPÉRATRICE: *Qui est Beau?*

FILLETTE: *Mon jumeau.*

OPÉRATRICE: *Quel âge as-tu, Paisley?*

FILLETTE: *On a six ans et quatre jours.*

OPÉRATRICE: *C'est une bonne idée d'avoir appelé les urgences. Tu as appris ça à l'école?*

FILLETTE: *Hum.*

OPÉRATRICE: *Les secours ne vont pas tarder à arriver. En attendant, on va continuer à parler toutes les deux. Ils sont en chemin.*

Nouveau retour de Jake, dont j'ai presque été soulagée. Je me suis mise à bouger les lèvres en même temps que lui.

Nous savons à présent que la petite fille, Paisley Argent, n'est pas restée au bout du fil. Sept minutes plus tard, une ambulance s'arrêtait devant la maison et on découvrait le

corps sans vie de la mère, Sylvia Argent, au salon. Mais Paisley et son jumeau, Beau, avaient disparu...

Maggie Simpson a arrêté la cassette, plongeant l'image dans le noir, elle a posé la télécommande sur la table et étalé ses mains sur ses genoux. En réalité, elle ne s'appelait pas Maggie Simpson, je lui avais donné ce surnom parce qu'elle avait des cheveux blonds hérissés et que, en m'écoutant pendant les séances, elle n'arrêtait pas de faire des moues et d'avancer les lèvres comme un bébé qui suçote sa tétine.

– Ça va ? m'a-t-elle demandé, les sourcils haussés en signe d'apitoiement bidon.

Je l'ai regardée.

– À votre avis ?

– J'ai pensé que vous entendre petite fille aurait fait remonter certains souvenirs pénibles à la surface.

Tous ces psys avaient la même mission : me faire pleurer. Mais hors de question, ils pouvaient toujours me piquer les yeux avec des aiguilles ou arroser mes coupures au jus de citron, je ne verserais pas une larme.

J'ai haussé les épaules.

– Vous aimeriez que je me mette à chouiner ?

– Non, je cherche seulement à savoir ce que vous avez ressenti en revoyant ce reportage.

– C'était génial.

Simpson a souri et levé ostensiblement les yeux au ciel.

– Vous reconnaissez-vous encore dans cette petite fille de six ans ?

Je me suis enfoncée dans mon siège en cuir et j'ai commencé à me tripoter les cheveux. Je m'ennuyais au-delà du réel. Elle ne savait absolument pas comment s'y prendre avec moi. Ses prédécesseurs n'y étaient pas parvenus non plus. Je n'avais pas demandé à consulter un psy, on m'y avait forcée. Je faisais partie des « cas sociaux » du lycée, au même titre que le génie du piano que j'avais en cours de musique et qui ne mangeait que des aliments orange ou l'autiste que je voyais en science et qui adorait se taper la tête contre les portes coupe-feu.

– Racontez-moi ce qui s'est passé. Vous êtes rentrée de l'école avec votre frère, vous avez découvert le corps de votre mère... et vous êtes partis à la recherche de votre père pour lui dire qu'elle était malade.

– Elle n'était pas malade, elle était morte. Je sais faire la différence.

– D'accord, donc vous êtes partis prévenir votre père, mais vous vous êtes perdus dans les bois, n'est-ce pas ? Vous aviez peur ?

– Non, on s'est éclatés comme des fous. Pas de parents, personne pour nous surveiller...

– Pourquoi êtes-vous allés dans les bois ?

– On ne l'a pas fait exprès. Les bois longeaient l'arrière du club de golf.

– Votre père y travaillait ?

– Je croyais que vous connaissiez mon histoire. Non, il y dînait parfois après le travail, ai-je soupiré sur le même ton que prennent les petits pour réciter une poésie.

– Votre frère avait-il peur dans les bois ? Avez-vous veillé sur lui ?

Pas de réponse.

– Votre frère s'appelle Beau, n'est-ce pas ? Vous êtes proches ?

Toujours pas de réponse. C'était à celle qui baisserait les yeux en premier.

– Vous êtes jumeaux, n'est-ce pas ?

Pas la moindre réaction. Je n'ai même pas cillé.

– Est-il le plus jeune ou le plus âgé des deux ?

Elle pouvait toujours courir pour que je lui parle de Beau. Beau était classé chasse gardée. Je n'avais pas la moindre envie qu'il passe par cette torture aussi.

– Plus vite vous parlerez et plus vite vous sortirez d'ici.

– Oui, on est jumeaux.

– Certains jumeaux ne s'entendent pas. Et vous ?

– Nous si.

– Vous arrive-t-il de communiquer avec Beau par cette étrange télépathie propre à certains jumeaux ? Avez-vous mal au même moment que lui, par exemple ? Faites-vous les mêmes rêves ? Ressentez-vous les mêmes choses ?

– Il m'arrive d'avoir très envie de me toucher la bite.

– J'essaie simplement de vous aider.

– Sans blague.

– Pourriez-vous essayer de vous ouvrir au moins ? Laissez-vous aller, personne ne nous entend.

Elle avait une marque de petite vérole sur le visage qui attrapait sans cesse la lumière, une marque de la

taille d'un cratère, je précise. La psy précédente était mieux, je l'avais appelée Casse-Bonbon parce qu'elle avait le bas du visage très large et des dents de cheval capables de broyer des pierres. Au collègue du Sacré-Cœur, j'avais eu Super-Bla-Bla-de-Merde. Pour faire court, je l'appelais Super, sauf qu'elle ne l'était pas. Elle faisait partie de ces gens qui font illusion au premier abord, mais se révèlent de plus en plus moches à mesure qu'on les connaît. Je pourrais baptiser pratiquement la terre entière Super.

Celle-là, Simpson, était tellement nerveuse que je n'avais qu'à éternuer pour qu'elle envoie valdinguer sa tasse de café au plafond. Ma réputation, sans doute.

– Votre père est en prison..., a-t-elle commencé avant de s'interrompre pour me laisser finir sa phrase.

Je n'en avais pas l'intention, mais je m'y suis finalement résolue parce qu'elle me regardait en recommençant à pincer les lèvres comme sur le point d'exploser.

– Il n'a pas tué notre mère, si c'est ce que vous croyez.

Je voyais bien qu'elle renâclait, vérifiant à nouveau ses notes. « Père reconnu coupable de vol à main armée dans un hôtel. Incarcéré depuis huit ans. Mère morte d'une overdose. Pas étonnant. Ah, ça non, pas étonnant! »

– Que pensez-vous de votre dernier écart de conduite? Connaissez-vous les raisons qui vous ont poussée à faire ça au piano?

J'ai haussé les épaules.

– Je m'ennuyais. Je suis tarée, c'est ce que font les tarés.

Je devais me rendre chez la psy du lycée (la première qui se présentait ce trimestre-là) tous les mardis et les jeudis après les cours pour discuter de mes « problèmes », assise, déchaussée, sur un Sacco. Du plus loin que je me souviens, j'avais toujours dû en passer par là. Dans chaque établissement, c'était le même scénario, les jours des séances et les couleurs du Sacco changeaient, mais le dispositif était identique. La pièce empestait le café et les murs étaient tapissés de posters d'ados, la tête entre les mains, disant des trucs du style : « Nous aussi, on a le cafard » ou « Amy n'aime pas qu'on se moque d'elle. » Je leur débitais les mêmes salades à tous, à savoir que je trouvais la vie affreusement dure parce que j'étais loin de mon frère et que je manquais de l'affection que ma maman ne m'avait pas donnée. Alors, ils me lançaient des regards compatissants et me filaient des exercices de méditation ou d'autres trucs nases du même ordre. Des conneries.

– Vous arrive-t-il de penser à votre mère ? Qu'est-ce qu'elle vous inspire ?

– Elle me détestait. Pas de quoi en faire un fromage.

Qu'est-ce que j'aurais dû répondre ? Ma mère me détestait effectivement, ainsi que Beau. Elle nous détestait tellement qu'elle buvait pour oublier notre existence. Elle nous frappait, nous enfermait à la cave pendant des heures. Elle nous détestait au point de se supprimer. Si ce n'est pas de la haine, c'est quoi ?

Simpson m'a regardée avec des yeux apitoyés. Heureusement, mon bouclier anticonneries me mettait à l'abri des attaques de gentillesse lancées contre moi. Comment s'appelle ce truc avec lequel Han Solo est congelé à la fin de *L'Empire contre-attaque*? Bref, c'était comme si j'étais enrobée de ce truc. Personne ne pouvait percer mon bouclier de « truc ».

L'Immaculée-Conception était le meilleur internat du New Jersey (en théorie) produisant la fine fleur de la jeune fille américaine depuis 1908. C'était également le plus cher. J'étais au courant parce que je m'étais fait virer de tous les autres plus merdiques, Notre-Dame-des-Oranges, Rambuteau, Satan-pour-les-filles (Bayonne) et le collège du Sacré-Cœur. Toujours la même chanson, toujours les mêmes bêtises. Ma grand-mère avait compris que pour se débarrasser définitivement de moi, il fallait qu'elle dépense un paquet de fric. J'avais un problème « d'instabilité » qu'on mettait sur le dos de mon père.

Simpson a jeté un coup d'œil à ses notes.

– Votre père est en prison, n'est-ce pas? (Elle reprenait de l'assurance.) Quel est votre sentiment à ce sujet? Il vous manque?

Je me suis rongé les ongles, hors de question que je réponde à cette question. Je n'avais pas l'intention de lui dire quoi que ce soit à propos de papa. Je n'en parle qu'à Beau.

– Votre grand-mère m'a dit qu'à votre retour cet été, vous ne vous étiez pas beaucoup disputées.

– C'est sans doute parce qu'on se parlait pas beaucoup.

- Vous vous êtes donc disputées ?
- On se dispute toujours. Donc on se parle pas.
- Pourquoi ne vous entendez-vous pas ?
- Parce qu'elle me hait, peut-être ?
- Elle pense sûrement beaucoup à vous.
- Comment vous êtes arrivée à cette conclusion ?
- Elle dépense beaucoup d'argent pour vous faire bénéficier de la meilleure éducation.
- Non, elle dépense beaucoup d'argent pour que je sois le plus loin possible d'elle.

Je me suis rappelé le jour où elle m'avait laissée à Notre-Dame-des-Oranges à l'âge de sept ans. Je me suis revue toute petite, flottant dans mon immense uniforme, debout sur l'escalier monumental couvert de mosaïque, la directrice me tenant par les épaules, ma grand-mère, Virginia, sur les marches, mon frère Beau à côté d'elle. À présent, je l'appelle la Pouffe, elle est trop botoxée pour qu'on l'appelle mamie. Elle n'arrêtait pas de rectifier mon nœud de cravate, ça m'horripilait.

- Tu vas te faire plein d'amies. On se reverra aux vacances de Pâques.

J'avais levé les yeux sur elle.

- Je me tiendrai bien, je te promets. Je ne dirai plus de gros mots. J'aiderai à ranger ma chambre, je serai gentille avec Beau...

J'aurais dit n'importe quoi pour rentrer à Los Angeles et être dans la même école que mon frère.

- Notre avion nous attend. Prends la main de Mme Lloyd.

Beau m'avait tendu sa chouette en peluche Hou! Hou! pour qu'elle donne un bisou à la mienne, Le Hibou.

– Au revoir, Pais.

– Où tu emmènes Beau? je n'arrêtais pas de répéter, mais on aurait dit que la Pouffe ne m'entendait pas. Où tu emmènes Beau?

Finalement, elle avait consenti à me regarder.

– Arrête de geindre et va avec Mme Lloyd.

– Nous vous tiendrons informée, madame Creed, avait dit la directrice. Et nous nous occuperons bien de Jane.

Cinq établissements plus tard, on continuait de m'appeler par mon second prénom. Ça m'horripilait.

– Êtes-vous prête à ce que nous abordions le sujet de vos cicatrices? a demandé Simpson en examinant mes jambes.

J'ai soupiré. Quand comprendraient-ils? J'ai décidé de lui jeter un os.

– Non. C'est... trop douloureux, ai-je menti en tirant sur ma jupe pour dissimuler mes coupures.

Les psys étaient faits pour qu'on leur mente. J'adorais les regarder se pencher en avant, tout excités à l'idée d'avoir ouvert une brèche dans ma carapace.

– Chez certains jeunes, c'est le seul exutoire qu'ils s'autorisent. S'entailler la peau devient le moyen d'évacuer ce qui les tourmente. Avez-vous des amies avec lesquelles vous en discutez?

J'ai secoué la tête.

– Non. Je me réserve pour une Harajuku lover, une

de ces Japonaises qu'on paie pour être copine avec vous. Elles n'ouvrent pas la bouche et se contentent de porter vos affaires. À un moment donné, Gwen Stefani ne sortait pas sans ses Harajuku lovers. En plus, si on leur demande de dégager, inutile de le dire deux fois.

Simpson m'a fait le coup de se pencher en avant.

– À moi, vous pouvez tout dire. Vous pouvez même me considérer comme une amie, si vous le souhaitez.

Le gros bobard ! Plus je grandissais et plus les mensonges étaient énormes. Elle, une amie ? Elle ne l'était pas plus que la psy de l'hôpital qui nous avait sorti quand on avait six ans : « Tout va bien, tout va s'arranger. Votre père ne va pas tarder à arriver. » Oui, c'est ça, dans dix ans peut-être, huit s'il obtient une remise de peine pour bonne conduite.

J'ai fouillé dans ma poche à la recherche de mes cacahuètes chocolatées.

Simpson a pris une profonde inspiration et expiré dans la foulée.

– Vous vous rappelez que, lors de notre dernière séance, nous avons évoqué la possibilité de vous transférer dans un établissement susceptible de vous apporter un soutien...

– Oui, un asile de dingues, ai-je dit en faisant sauter un M&M's bleu dans ma bouche.

Je l'ai fait tourner autour de ma langue, j'adore les sucer jusqu'à ce qu'il ne reste plus que la cacahuète.

– Un établissement spécialisé dans la modification du comportement, ce qui n'est pas du tout la même

chose. Je pense que ce type d'institution est en mesure de vous venir en aide. Il se trouve qu'il en existe un en Californie. Ce qui vous permettrait de vous rapprocher de votre grand-mère...

Je me suis esclaffée.

– De votre frère, alors.

J'ai manqué recracher mon M&M's. « Plus près de Beau? Comment donc! Où je signe? » je me suis dit. Mais il y avait forcément un piège et j'en connaissais la nature.

– Ce serait nickel. Bien au chaud dans mon joli petit asile de dingues, avec visites de mon frère et promenades au zoo à volonté, mignon tout plein, et paf! je me fais bousiller le cerveau. Je le vois comme si j'y étais. Moi, le regard glauque, de la bave qui me dégouline le long du menton, traînant en pantoufles. *Bou bou bou bou bou*. Il paraît que les électrochocs font un tabac.

– Ce ne serait pas comme ça.

– Arrêtez, je connais le truc. Vous voulez juste que je dégage d'ici. Ou vous réussissez à faire de moi une lycéenne pseudo musicienne ou vous m'expédiez chez les cinglés où on me collera des électrodes sur les tempes pour me transformer en légume.

– Je peux vous affirmer que ce n'est pas le cas. Il n'empêche, je reconnais que vos difficultés dépassent sans doute mes compétences... Avez-vous essayé de lire le livre que je vous ai prêté? a-t-elle demandé avec un nouveau coup d'œil à mes jambes.

– Non, ai-je répondu en baissant la tête.

Bouillon de poulet pour l'âme des ados, je m'en servais

pour caler ma table de nuit. Simpson a soupiré, son haleine empestait le vieux café.

Je ne pratiquais pas l'automutilation, mais j'aimais le faire croire. Pour tout dire, je ne savais pas me raser. Je n'ai pas la patience, je me fiche de le faire correctement. J'arrache tout sans ménagement, et en cinq minutes c'est plié. Je ne vois pas l'intérêt.

Mon M&M's était prêt, il ne restait plus que la cacahuète. Je l'ai recrachée et séparée en deux. Le petit lapin était à l'intérieur, comme chaque fois que j'ouvrais une cacahuète. Je devais avoir huit ans quand j'ai fait cette découverte. Cela dit, je ne pense pas avoir été la première, ce doit être Christophe Colon ou je ne sais qui. Le lapin est ce petit truc qui se trouve à la jonction des deux moitiés.

– Si je comprends bien, je suis dingue. J'écris ça à la famille dans ma prochaine lettre ?

Simpson a soupiré.

– Non, je ne dirais pas ça de cette façon. Néanmoins, je vous sens particulièrement... tendue. Je comprends parfaitement la rage qui vous habite, compte tenu de ce que vous avez vécu. Mais si vous pouviez mettre le doigt sur les causes...

J'ai croqué ma cacahuète et décroché. J'en avais par-dessus la tête d'entendre toujours la même rengaine. D'accord, j'étais tendue. D'accord, j'avais besoin d'aide. D'accord, je manquais affreusement d'amour. J'avais lu quelque part qu'il n'y avait pas meilleur relaxant au monde que le sexe et j'aurais adoré en prendre un comprimé si j'avais pu. Le seul problème était que l'Immaculée-Conception man-

© Penny Skuse

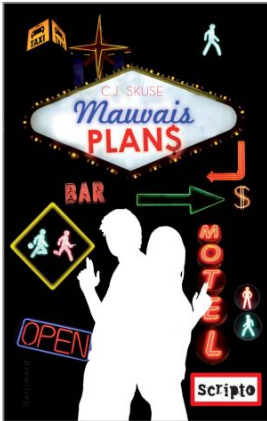


C. J. Skuse est née en 1980 à Weston-super-Mare en Angleterre. Elle est éditrice junior chez Chicken House et se consacre à l'écriture de romans pour adolescents. Son premier roman, **MAUVAIS PLANS**, a été remarqué par le même éditeur que J. K. Rowling!



Couverture: Shutterstock / © jeff gynane, © Lopatinsky Vladislav,
© Kellie L. Folkerts, © Konstantin Sutyagin, © ARENA Creative,
© Ilya Zlatyev, © EugenP, © fotomanX, © Svetlana Lukienko

Mauvais plans C.J. Skuse



Cette édition électronique du livre
Mauvais plans de C.J. Skuse
a été réalisée le 04 avril 2011
par les Éditions Gallimard Jeunesse.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070634248).
Code Sodis : N44439 - ISBN : 9782075013086.
Numéro d'édition : 175784.